N.C.

COLLECTION DE LA MAISON DES PAYS IBÉRIQUES

35

LE DISCOURS DU JOURNAL

A PROPOS DE "EL PAIS"

Pour une approche socio-sémiotique du discours de la presse

par

Gérard IMBERT

Editions du Centre National de la Recherche Scientifique
15 Quai Anatole France - 75700 PARIS

1988

DL-31121988-32705

Directeur de la collection : Joseph PEREZ
Secrétaire de rédaction : Marie-Madeleine USSELMANN
© Centre National de la Recherche Scientifique
ISBN : 2-222-03974-6

AVANT-PROPOS

Dès sa création en 1976, le rôle d'un journal comme *El País* a été fondamental dans la formation d'une opinion publique démocratique et l'introduction dans le discours social de toute une série de débats autour d'objets qui jusque-là n'avaient pas leur place dans le discours public. Le journal s'est vite érigé en référence obligée pour l'ensemble des intellectuels et de la classe politique.

Mais par-delà son rôle de médiateur culturel et politique, le journal exerce un certain pouvoir qui est celui de fonder une réalité d'ordre mass médiatique, à travers laquelle il s'installe comme un acteur de plus dans le discours social. Dans ses rubriques d'opinion, de par son ouverture aux nouvelles conduites sociales, le journal offre un discours polyphonique dans lequel parfois son identité se dilue. Cela nous a amené à nous poser la question du "qui parle" dans le journal, au nom de qui (de quelle idée de l'actant collectif) et dans le cadre de quelle stratégie de l'information... Nous proposons ici un modèle d'interprétation du discours du journal fondé sur un schéma structural - le rapport Centre/Périphérie - qui permet de délimiter l'identité du journal considéré comme totalité : le Centre est identitaire, les périphéries sont des lieux d'altérité multiples que le programme du journal, loin d'exclure, intègre à sa représentation de la réalité. Le journal se caractériserait par un certain "vide idéologique", dans lequel on peut voir la marque de la presse libérale, vide que viendraient remplir (ou occulter) des discours périphériques. La fonction idéologique (les "positions" du journal face à la réalité socio-politique) étant assurée moins par un corps constitué d'énoncés, dont on analyserait les "contenus", que par la mise en scène d'une énonciation polyphonique dont la structure est complexe et dont seule une analyse formelle (des formes du journal et de la mise en forme dans le journal) peut rendre compte.

C'est l'analyse sémiotique qui permet d'appréhender dans sa spécificité le discours produit par le journal, son articulation interne (la mise en espace dans le journal), le statut du journal, sa place dans le discours social, le mode d'énonciation mis en œuvre et les stratégies éditoriales et informationnelles. Le recours à la sémiotique est ici, avant tout, instrumental : il s'inscrit délibérément dans le projet d'une sémiotique appliquée qui emprunte à l'école de A.J. Greimas son appareil méthodologique (d'où une certaine rigueur conceptuelle et l'emploi d'une terminologie spécialisée, qu'on s'est efforcé d'expliciter au fil des analyses), tout en intégrant d'autres approches issues de la sociologie et des études en communication, dans un souci constant d'élaborer une méthode ouverte, de l'éprouver et de l'adapter sans cesse aux objets qu'elle affronte.

C'est là l'intérêt principal du travail : mettre en pratique une méthode qui n'a fait jusque-là qu'effleurer les productions sociales, rendre compte d'un objet complexe dont l'intérêt est immanent (c'est l'étude formelle du journal), mais dont l'enjeu est social (le rôle du journal comme opérateur de changement) et la portée symbolique (les procédures de "production de la réalité" dans la presse). D'où une approche plurielle de l'objet (reflétée dans les différents chapitres qui composent cet ouvrage), seule susceptible d'envisager à la fois le journal comme objet spécifique et la presse comme objet générique, relevant d'un univers sémiotique dans lequel le journal se représente comme instance, met en scène différentes figures du sujet collectif et prend position dans le débat social.

L'ambition de ces études, réalisées pour la plupart entre 1980 et 1983, actualisées en 1987, étant de proposer une méthode d'analyse du discours de la presse en partant d'un invariant - la presse de référence - que nous avons défini comme modèle. Ce n'est qu'à partir d'une description exhaustive de ce modèle, à travers l'étude du journal comme discours (dans une approche à la fois verbale, iconique et spatiale) qu'on pourra procéder à une typologie des grands quotidiens, déterminer les effets de la presse sur l'opinion publique et le rôle des médiateurs culturels en période de changement.

AVERTISSEMENT MÉTHODOLOGIQUE

Pour une approche socio-sémiotique de la presse

On tentera brièvement ici de retracer le parcours méthodologique qui a conduit à s'interroger sur les discours du journal à travers une approche figurative de la presse de référence[1]. Parti d'une réflexion sur la "production idéologique" dans le journal (l'identité du journal, les lieux de production de l'idéologie, le champ idéologique du journal), j'ai été amené, par la spécificité de l'objet sur lequel je travaillais - le quotidien *El País* - à poser celle-ci en termes formels : stratégies discursives, écriture et articulation spatiale (en espaces "centraux" et "périphériques"). Cela m'a conduit à me demander si la production idéologique dérivait d'une identité établie, qui assignerait au journal un champ référentiel défini a priori, ou si elle répondait à un *vide idéologique* : l'identité d'un journal comme *El País*, et par là même son originalité, ce qui le différencie de ses confrères, ne vient-elle pas d'un élargissement du champ référentiel, d'un intérêt pour les marges, les manifestations *ex-centriques* de la culture, et même les parlers argotiques (cf la chronique de Francisco Umbral), en un mot d'une ouverture à la périphérie ?

On le voit, poser l'idéologie en termes autres que de contenu, c'est s'intéresser non plus seulement aux prises de position assumées du journal, mais à la formalisation, au niveau du discours, de celles-ci à des degrés implicites, voire même au niveau du non-dit.

Au cœur du débat se trouve *l'interrogation sur le texte :* la production (ou l'évacuation) du sens, les procédures de mise en récit, la structure logique du texte (modalités, présupposés qui sous-tendent un énoncé). A cet égard les théories du texte, l'apport de la sémiologie de type barthien, et surtout la sémiotique greimas-

(1) J'appelle *figurativité* ce qui, dans le discours, relève des procédures de représentation, qu'il s'agisse de la représentation du monde des objets - ce que la sémiotique entend par référentialisation - ou de la représentation des sujets, à travers les manifestations d'un sujet parlant, mais aussi la projection - dans le discours - des actants de l'actualité. Dans le discours social la représentation se résout en théâtralisation du faire à travers les performances publiques des acteurs sociaux, en particulier les "représentants" (politiques, sociaux, culturels) d'une certaine opinion (secteurs d'opinion, opinion publique). Je considère le discours de la presse comme un discours à forte composante figurative, en raison de la part d'iconicité qu'il comporte, mais aussi par la mise en scène de l'actualité à laquelle il procède à travers la *mise en discours* du débat social (cf l'importance des énoncés rapportés et les différentes procédures de personnalisation dans l'information). Pour une approche sémiotique de la figurativité dans le discours, je renvoie à A.J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette Université, Paris, 1979 (p. 146-149). On trouvera des applications au discours social dans G. Imbert : "Sujeto y espacio social. Hacia una nueva visibilidad social", *Estudios semióticos*, 9, 1986, Barcelona.

sienne proposent une approche cohérente, formalisée en termes méthodologiques, en vue d'*une analyse du discours* digne de ce nom. A partir de ces présupposés je me suis efforcé de constituer à la fois un cadre théorique, centré autour de l'hypothèse Centre/Périphérie, un modèle méthodologique extensible à l'analyse du discours public (presse et discours politique principalement) mais aussi à d'autres discours sociaux (audio-visuels en particulier), et des applications ponctuelles sur les stratégies du journal.

Mon intention est :

1) de proposer un modèle théorique d'interprétation de la presse de référence selon le schéma *Centre/Périphérie*, qui met en jeu la position de la presse libérale face à *l'altérité* [2] : marges sociales, "contre-cultures", minorités sexuelles, ethniques, tiers-monde, etc. Aspect fondamental dans le contexte de la Transition espagnole puisqu'il permet la constitution d'un *nouveau préconstruit culturel* qui détermine la compétence discursive des nouveaux sujets sociaux (discours des droits de l'homme - "ciudadanos" tendant à se substituer à "españoles" pour désigner l'actant collectif) ;

2) de dégager la *spécificité (formelle) du journal* à travers :

- une approche textuelle centrée sur les manifestations de la subjectivité et les instances d'énonciation : qui parle dans le journal ?
- une typologie des écritures de presse et une réflexion sur les rubriques consacrées aux débats d'idées : cf dans *El País* l'importance de la rubrique *Opinión* qui regroupe éditoriaux, revue de presse (page de gauche), et articles d'opinion, courrier des lecteurs (page de droite) ;

3) de déterminer les lieux de production de l'idéologie dans le journal en élaborant une *topologie* qui considère le journal dans son ensemble comme une "aire scripturale" (Jean Peytard), éclaire sur le fonctionnement symbolique de l'espace dans le journal et dégage la dimension figurative du discours journalistique (la mise en espace dans le journal et la figurativisation des actants sociaux) ;

4) d'étudier la position du journal face aux *nouveaux objets sociaux*, dans les éditoriaux en particulier : stratégies informationnelles face à des objets polémiques (nouvellement introduits dans le discours social de la Transition espagnole), discours de/sur l'opinion publique, et rôle de la presse comme nouvel espace public, médiateur entre le public et les élites.

---

(2) Tout discours identitaire se construit par rapport à une *altérité*, à ce qui échappe à l'emprise du moi, que ce soit une image spéculaire du sujet (image plus ou moins fantasmatique) ou des images (plus ou moins imaginaires) de l'Autre (autrui). Sociologiquement l'altérité comme manifestation renvoie à ce qui n'est pas socialisé (pas intégré/reconnu socialement) et peut apparaître comme source de conflit au regard d'une vision pleine du sujet collectif. C'est donc par extension tout ce qui questionne une identité établie et se situe - idéologiquement - à la périphérie de la (ou des) idéologie(s) dominante(s).

La visée du travail est double : elle porte intrinsèquement sur l'écriture de presse et elle met en jeu les discours du Changement[3].

Considérant à la suite de Régine Robin et Denise Maldidier l'éditorial comme une saisie "sémio-logique" de l'événement, je me propose d'étudier, à travers différents éditoriaux de *El País*, la position et l'évolution du journal face au Changement : comment certains débats publics ponctuels (la réforme de la Sécurité sociale, le débat sur l'avortement)

. engagent l'ensemble de la formation sociale ;

. vulgarisent des thèmes ne concernant jusque-là que des minorités (les élites tant politiques, économiques que culturelles) ;

. amènent les différents acteurs sociaux (institutions, représentants des corps professionnels, micro-groupes sociaux, partis politiques, syndicats, etc.) à prendre position, voire même à changer de position, par rapport à un problème donné ;

. érigent certains leaders d'opinion en porte-parole de l'opinion publique, à travers les tribunes libres des journaux ;

. font du journal une instance médiatrice entre le public et la classe politique, visant à "faire parler" le premier et à "faire agir" le second.

Ce dernier aspect est développé dans le cadre d'une approche socio-sémiotique du discours de l'actualité en partant du modèle proposé par Eric Landowski[4] dans les études portant sur les stratégies éditoriales du journal. L'étude du journal est donc ici envisagée sous trois angles, dans une approche à la fois immanente (la spécificité du discours journalistique), et transcendante (l'inscription de ce discours dans une formation discursive) :

- le journal comme *actant*, doté d'une identité, qui renvoie à la fois à sa cohérence interne et à son rôle historique dans une société donnée ;

- le journal comme *texte figuratif*, dans sa dimension spatiale et sa pratique d'écriture ;

- le journal comme *sujet*, producteur d'un discours assumé (l'éditorial en particulier), qui définit des stratégies discursives face au changement (plan de l'énonciation) et relève d'une structure logique.

---

(3) Gérard Imbert, *Les discours du Changement. Stratégies du changement dans le discours social de la Transition espagnole*, Thèse pour le doctorat d'Etat, Université de Paris-Sorbonne, 1987, 1041 pages.

(4) Eric Landowski, dans *L'opinion et ses porte-parole* (Documents du Groupe de Recherches sémio-linguistiques n° 12, EHESS - CNRS, Paris, 1980), a montré que, par-delà l'absence de réalité empirique de l'opinion publique (elle n'a pas de référent strictement assignable), celle-ci avait une réalité *sémio-linguistique* qui la constituait en actant sémiotique, en tant qu'elle produit des effets de sens dans le cadre d'un "logos journalistico-politique". Elle agit alors soit comme protagoniste du discours (au même titre qu'un personnage de roman), *opérateur narratif* : elle motive l'action (racontée) des gouvernants, soit comme interlocuteur, destinataire qui intervient dans la mise en scène de l'acte d'énonciation, *opérateur discursif* à travers l'effectuation d'actes de langage (appels, ordres, mises en garde). Elle participe alors d'un simulacre qui consiste à faire "assumer" par les énonciataires certaines positions politiques. Elle fonctionne comme "destinateur syntaxique" du message.

Qu'on me permette, avant d'aller plus loin, et pour excuser le caractère un peu abstrait de l'exposé, de préciser que la recherche est partie d'une série d'analyses ponctuelles portant tout spécialement sur le journal *El País* (degré de figurativité à travers la mise en espace, approche formelle de l'idéologie, stratégies éditoriales). Il ne s'agit donc pas ici de l'exposé d'un théoricien mais de celui d'un analyste du discours pour qui la rencontre avec la sémiotique (la sémiotique greimassienne, faut-il préciser) a été fondamentale, de par la grande formalisation de son appareil analytique, dans une recherche qui s'est d'abord intéressée à la production idéologique. Que devient l'idéologie à la lumière de la sémiotique ? On reproche souvent à celle-ci de l'évacuer, alors qu'elle ne fait que déplacer l'objet : pour le situer, non plus au niveau des contenus et des programmes idéologiques, mais à un niveau plus formel, celui de l'engendrement du discours et de la production du sens.

C'est l'objet même de la sémiotique, et plus particulièrement de "l'Ecole de Paris", que de s'interroger sur la "génération" des textes. C'est ce que les greimassiens appellent le "parcours génératif", c'est-à-dire, pour ce qui est des structures discursives : l'actorialisation, la temporalisation et la spatialisation. On considérera donc l'idéologie comme une opération qui sous-tend la production textuelle. La sémiotique n'évacue pas l'idéologie, elle la dilue en tant qu'objet, elle la ramène moins à la reproduction de "positions" pré-établies qu'à la production de sujets et d'objets dans le cadre de processus narratifs et discursifs. Rappelons pour mémoire que Roland Barthes parlait déjà de rechercher l'idéologie dans les formes du discours, à travers ce qu'on pourrait appeler les *idéologies flottantes*. A.J. Greimas, présente l'idéologie comme une projection de valeurs virtuelles, actualisées par le sujet à travers sa *performance*[5]. Par l'intérêt qu'elle porte à l'énonciation, l'école greimassienne s'intéresse depuis quelques années à la réalisation du sujet dans le texte à travers ses manifestations repérables, mais aussi son occultation, ou les phénomènes de masquage... Enfin un dernier apport commun à la sociologie et à certaines recherches récentes sur la dimension figurative du discours laisse entrevoir la possibilité d'une sémiotique de la "figurativité", qui s'intéresserait à la "représentation" dans le discours public : 1) à travers les appareils formels dont s'entoure l'homme public, ce qui répond à une *fonction spectaculaire* ; 2) à travers le "régime de visibilité" des

(5) Pour la sémiotique l'idéologie *se réalise dans le discours*. Elle obéit à une "quête permanente des valeurs", les valeurs relevant d'un univers sémantique collectif - en "structure sémantique profonde" - dans lequel le sujet puise et qu'il contribue à *actualiser* (par là même il manifeste sa *compétence* idéologique). Le "parcours idéologique" correspond à la réalisation de ces valeurs (c'est-à-dire la conjonction du sujet avec l'objet de valeur) à travers les performances du sujet. Le sujet pour la sémiotique n'est pas le sujet psychologique ; c'est un sujet qui se réalise dans le *faire*, à travers une pratique signifiante (verbale et/ou sociale). Le mode de constitution du sujet se décompose ainsi : Sujet virtuel → Sujet actualisé (compétence) → Sujet réalisé (performance). La sémiotique a l'avantage de nous permettre une approche discursive de l'idéologie (plus particulièrement centrée sur l'appareil de l'énonciation) ; pour ma part j'élargirai cette approche aux manifestations figuratives du sujet à travers les différents protocoles de (re)présentation dont s'entourent les sujets dans leurs performances publiques. Pour plus de précisions je renvoie à Greimas-Courtés, *op. cit.*, articles : "Idéologie", "Sujet".

acteurs sociaux : la façon dont ils jouent de leurs rôles publics et privés, dont ils se mettent en scène en tant que sujets parlants, ce que j'ai appelé ailleurs la *fonction spéculaire*[6].

La presse comme nouvel espace public dans l'Espagne de la Transition

A - *La presse comme pouvoir formel*

Je considérerai ici la presse de référence - la presse qui contribue à représenter/"conformer" l'opinion publique, tant au plan national qu'international - comme un modèle susceptible d'une analyse formelle[7] ; non pas seulement, comme le veulent certaines théories de l'information, comme un "quatrième pouvoir", qui viendrait s'ajouter aux pouvoirs existants, et rivaliserait avec eux pour le contrôle de la société civile, mais comme *forme de pouvoir*, instrument qui in-forme le pouvoir et, dans le cas qui nous intéresse, le pouvoir qui émane du discours social lui-même, à plus forte raison dans sa modalité publique. Discours qui se caractérise aussi par un *pouvoir formel* qui lui vient de sa propre nature discursive.

---

(6) Ce point a été développé dans *El análisis de la realidad social. Métodos y técnicas de investigación*. Compilación de M. García Ferrando, Jesús Ibáñez y F. Alvira, Alianza Universidad Textos, Madrid, 1986 ; je renvoie à ma contribution à l'ouvrage, "Por una socio-semiótica de los discursos sociales (acercamiento figurativo al discurso político)", p. 397-424.

(7) La dénomination *presse de référence dominante* a été introduite et adoptée dans le cadre de la recherche internationale : "Communication et production du réel" organisée par le Comité International pour la Communication, la Connaissance et la Culture de l'Association Internationale de Sociologie ; recherche dirigée par le professeur José Vidal Beneyto, à laquelle j'ai participé en tant que responsable de l'équipe espagnole (1981-84). J. Vidal Beneyto a ainsi défini la fonction sociale et politique des journaux de référence dominante : "1) celle de se constituer en référence indispensable pour tous les autres moyens de communication, qu'ils soient écrits ou audio-visuels, dans la mesure où ceux-ci n'émettront jamais leurs propres opinions ou leurs jugements sur un sujet donné, avant d'avoir pris connaissance de ceux qui sont exprimés dans ces journaux même s'ils ne s'y réfèrent pas toujours ensuite de façon explicite ; 2) celle de servir de plate-forme privilégiée - en ce sens qu'ils y sont présents et qu'il s'y expriment - aux principaux leaders politiques, aux grandes institutions sociales, aux associations nationales etc., lorsqu'ils désirent s'adresser aux groupes dirigeants du pays ; et 3) celle d'être, pour les chancelleries étrangères, la référence indispensable pour juger de la réalité et des problèmes d'un pays. Le contenu et les caractéristiques de ces fonctions nous ont ainsi conduits à qualifier ce groupe de journaux comme *de référence dominante*. Mais pour comprendre comment ces journaux peuvent remplir les fonctions qu'ils remplissent ou se constituer, en d'autres termes, en journaux de référence dominante, il faut s'interroger sur leur comportement en matière d'information et sur leur mode d'organisation. A notre avis ils cherchent d'abord à *désubjectiviser l'information* et cette volonté s'exprime : 1) dans le souci d'exhaustivité qui entoure l'information qui se veut la plus complète possible, 2) dans la neutralité dont ils font preuve à l'égard des opinions et des intérêts des différents groupes, 3) dans la pluralité des positions et des idéologies présentées, 4) dans un traitement technique, voire même para-scientifique de l'information donnée. Neutralité-pluralité qui, revendiquant une dimension éthique, va conférer à la rationalité de l'information toute sa capacité de clarification." J. Vidal-Beneyto, "L'espace public de référence dominante", *Métodos de análisis de la prensa*, Casa de Velázquez, Madrid,1987.

Ce genre de presse, dans la mesure où elle se fait le porte-parole d'un actant collectif - "l'opinion publique" - rompt avec la distinction qu'on établit traditionnellement entre la presse d'information et la presse d'opinion, distinction par ailleurs caduque, mais encore en vogue dans les facultés de "Sciences de l'Information". Elle introduit une nouvelle relation institutionnelle entre le discours de l'information et la société civile d'une part, entre la société civile et l'Etat de l'autre. Elle instaure une forme "transversale" de pouvoir, pouvoir éminemment *représentatif*, forme médiatrice, d'un point de vue politique et symbolique, à laquelle on appliquera une méthodologie délibérément en marge des perspectives empiriques, tant idéalistes que néo-marxistes, et qui amène à s'interroger sur la fonction symbolique des discours[8].

Le discours du journal ne se limite pas seulement en effet au discours "assumé" (contenus informationnels, ligne rédactionnelle), mais renvoie aussi à la mise en scène de paroles "autres" (produites par des énonciateurs qui n'appartiennent pas à la rédaction du journal ni même quelquefois à la profession), représentées par les nombreux espaces d'opinion de *El País*. Par-delà le label d'indépendance de la presse de référence se manifeste une *idéologie invisible* [9] constitutive par ailleurs de tout l'univers mass médiatique, idéologie qui n'est pas de nature politique, qui ne reflète pas une somme de contenus, un programme idéologique constitué, qui n'est pas seulement reproductrice, mais aussi productrice d'idéologie, qui se résout en idéologie de la communication ("logique des simulacres" pour reprendre l'expression de Baudrillard), qui agit davantage sur l'énonciation - la production du message et la présence présupposée d'un énonciateur - que sur l'énoncé (les fameux *contenus* de l'information). L'idéologie de la communication, dans la perspective formelle qui est la mienne, est une idéologie de nature discursive : c'est celle qui attribue à certains acteurs sociaux, par leur projection dans les espaces d'opinion du journal de référence, des *instances de production discursive*, et les consacre/légitime individuellement comme émetteurs (en tant que témoins privilégiés) et, socialement, comme protagonistes d'une configuration collective ("leaders d'opinion"). Le journal de référence s'institue ainsi comme *espace polyphonique* qui contribue à une légitimation formelle des acteurs (de leur "compétence émissive", pour parler en termes sémiotiques) ; il s'érige en instrument de légitimation sociale : en légitimant les acteurs aspirant à représenter des secteurs de l'opinion, quand ce n'est pas l'opinion publique elle-même, prise comme figurativisation ("actant figuratif") d'une majorité, d'un consensus, en tout cas d'une totalité. "Performance" d'autant plus significative (source de signification, d'existence sociale) qu'il s'agit d'acteurs dont la compétence (entendons ici la compétence sémiotique, ce qui les habilite à effectuer des prestations publiques) n'est pas reconnue dans leur sphère d'action originelle ou qu'ils ne peuvent librement exercer (universitaires "dissidents", secteurs du monde du travail victimes de discriminations syndicales, politiques, etc.) ; mais il s'agit toujours d'acteurs qui jouissent d'un certain "statut" public (source de prestige pour

(8) G. Imbert, "Sujet et espace public dans les discours sociaux de la Transition espagnole (Pour une approche socio-sémiotique)", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, Paris, tome XIX/1983.
(9) Claude Lefort : "L'ère de l'idéologie" - Encyclopaedia Universalis, *Organum*.

les uns, d'opprobre pour les autres). Le journal de référence leur offre une sphère d'action discursive et, en même temps, s'assume comme discours "libéral", c'est-à-dire capable d'accueillir/digérer des points de vue périphériques, ce qui, par là même, renvoie une image "progressiste".

B - *La presse de référence et l'opinion publique*

Le pouvoir discursif du journal ne consiste pas seulement à émettre des opinions mais aussi à médiatiser "l'opinion", et cela de deux façons :

1) en utilisant des "producteurs d'opinions" qui deviennent de par leur spatialisation dans le journal (pages centrales de *El País* par exemple) leaders d'opinion ;

2) en faisant produire par le journal, en tant qu'émetteur, un discours de l'Opinion publique par lequel le journal, en particulier dans l'éditorial, s'érige en porte-parole d'un actant collectif le plus souvent confondu avec l'actant national (actant syncrétique représentatif d'un consensus). C'est le journal parlant "au nom de...", d'un destinateur dont on verra plus loin les différentes incarnations. Le discours public serait l'imposition de ce destinateur comme instance évanescente, difficile à délimiter, et qui se confond la plupart du temps avec l'énonciataire (l'interlocuteur idéal auquel s'adresse le sujet parlant).

Discours sur lequel repose une certaine responsabilité sociale, surtout en période de rupture historique et de changement politique, c'est-à-dire quand sont mis en question les ponts existant entre la sphère politico-institutionnelle et la société civile. C'est le cas de l'Espagne de la Transition, qui voit s'opérer un déplacement des instances de pouvoir, qui se démultiplient et s'invisibilisent jusqu'à se convertir en *"pouvoirs de fait"* ("poderes fácticos" : pouvoirs sans visage ou face cachée du pouvoir...), qui sont l'équivalent, au plan politique, du "franquisme sociologique" au plan social. A ces pouvoirs de fait répondent des *discours de fait* qui font irruption dans l'espace public et, à de telles fins, utilisent les plates-formes mass médiatiques. La presse de la Transition en est une, fondamentale, stratégique, expression presque exclusive du changement : ce qui ne peut se produire au niveau du quotidien, ce qui se voit plus ou moins hypothéqué par la modération des campagnes électorales, ce qui n'est pas très fréquent non plus au niveau parlementaire, ou dans la réalité juridique *(pouvoir de droit)*, ce qui n'a pas place dans d'autres médias (RTVE en particulier), - tout cela va être assumé par la nouvelle presse exemplairement représentée par *El País*, mais aussi par *Diario 16*, *Interviu*, *El Viejo Topo*, chacun à sa façon.

C'est ainsi que se constitue un *espace public*, dans lequel s'articule l'échange social et se projette l'identité collective, véritable *forum* (projection symbolique de la communication sociale), illustré par les pages d'opinion de *El País*. L'espace public, nié par le franquisme, ignoré, dénaturé par les premiers gouvernements de la Transition (atteintes à la liberté d'opinion), se voit réduit à un nombre de plus en plus limité d'organes journalistiques (disparition de *Cuadernos para el Diálogo*,

Informaciones, Ozono, Ajoblanco, El Viejo Topo, Cuadernos de Ruedo Ibérico, 3e époque, etc.). Certains médias vont ainsi progressivement monopoliser l'espace informationnel (*Interviu,* le groupe 16 et *El País* principalement), ce qui ne va pas sans produire une homogénéisation de l'offre journalistique, certains organes se posant en sources presque exclusives de Savoir (savoir dans le domaine civique et social mais aussi culturel : voir le prestige de *El País* auprès de l'intelligentsia du pays). L'espace public devient la chasse gardée du journaliste (ou "assimilé" : l'intellectuel qui se prête - et se vend quelquefois - à la fonction journalistique) ; le journaliste son garde-chasse privilégié...

Le discours produit dans le cadre de l'espace public est moins un discours *du* Changement (opérateur de changement à l'intérieur du discours social de la Transition), qu'un discours *sur* le Changement (discours cognitif et, partant, métadiscours), ou un discours *au nom du* changement (discours déontique, sur la nécessité - presque éthique - du Changement, discours du *destinateur*...). Il contribue cependant à créer une "mémoire collective" de nature civile qui remplit une fonction critique face au pouvoir, fonction fondamentale en ces débuts de la Transition, jusqu'au changement qui se produit en octobre 1982. Le nouveau discours politique, surgi dans l'immédiat après-franquisme et véhiculé essentiellement par la presse de référence, consiste dans l'occupation, par des acteurs privés, essentiellement politiques, de l'espace public jusque-là monopolisé par les appareils idéologiques de l'Etat franquiste. L'apparition d'un journal comme *El País* participe de cette initiative, ce qui n'empêche pas les liens de ses fondateurs et de certaines fractions de l'actionnariat avec d'autres formes de pouvoir (le monde de l'édition, entre autres). Espace qui, en tout cas, instaure de nouvelles paroles légitimes, incarnées dans des acteurs intellectuels ("progressistes" pour la plupart), mais aussi membres de professions libérales, et qui leur donne rang d'acteurs publics, les mettant sur le même plan que les acteurs politiques et journalistiques, visibilisant ainsi leur pouvoir discursif et leur compétence émissive, du moins au yeux d'une certaine opinion publique.

L'espace public, en ces débuts de la Transition, tend à s'autonomiser tant par rapport à l'Etat que par rapport à l'*establishment* d'alors (groupe social, essentiellement intellectuel, lié au pouvoir politique), ne serait-ce que pour en créer un autre... Il représente paradoxalement une expression à la fois indépendante et arbitraire de pouvoir ; et je dis pouvoir en pensant à l'expansion du groupe financier qui publie *El País* : non seulement comme l'une des entreprises les plus dynamiques par le rang, mais aussi comme entreprise humaine et idéologique, "intellectuel collectif" pour reprendre l'expression de Gramsci, quasi-monopole informatif, au niveau quotidien, de par sa qualité intrinsèque et son image de marque (référence obligée pour la classe politique) ; et surtout source de savoir qui rivalise dangereusement avec les autres formes écrites (production universitaire, culture du livre, revues spécialisées, etc.). Comme le déclarait de façon sibylline José Luís L. Aranguren au journal *Le Monde* (12/2/1984) :

"*El País* se plaît à affirmer son indépendance face à tous les partis et à toutes les doctrines. Mais il doit également veiller à conserver un autre type d'indépendance, qui consiste à éviter de se transformer en une véritable institution. Les intellectuels collectifs, mais aussi les individus, doivent toujours se montrer vigilants et ouverts."

El País impose par là même un savoir qui, par-delà sa qualité, ne manque pas d'être une production mass médiatique (avec la hâte et les simplifications que cela implique mais surtout son caractère éphémère). De là les récentes incursions sur des terrains para-journalistiques, sur les traces de son aîné *Le Monde* : suppléments spécialisés, annuaire, constitution d'équipes de recherche vouées à l'élaboration de livres-documents et, récemment, tendance à se constituer en groupe *multimédia* ("Radio El País", option sur la télévision privée, achat d'actions de la "Cadena SER"). Forme arbitraire de pouvoir parce qu'il prétend ne dépendre de personne et se permet par là même de donner des leçons à tout le monde et, à plus ou moins bon escient, au nom de tous... C'est ce qu'on pourrait appeler le discours *de* l'opinion publique, cette tendance du journal de référence à se poser comme porte-voix de la collectivité au nom d'une opinion publique qui, dans les premières années de l'après-franquisme, n'existe pas encore en tant que telle, ou pour le moins se montre indécise et divisée sur un bon nombre de problèmes, notamment ceux qui relèvent des droits de l'homme, comme peut l'être la peine de mort ou, dans un autre ordre d'idées, le divorce, les contraceptifs et l'avortement... C'est donc une opinion publique incertaine, qui est en germe, en voie de constitution ; opinion publique qu'on peut "manipuler" (comme instance émissive) à qui on peut "faire-dire", dont la volonté (le vouloir comme modalité sémiotique) peut être utilisée pour créer des consensus autour de ce que le journal contribue à présenter comme les grands thèmes nationaux. Opinion qui, en réalité, reste à créer et qu'il ne s'agit pas seulement de refléter comme veut nous le faire croire une vision mécaniste de l'information ; ce qui demande à être reflété, et *El País* s'efforce de le faire, ce sont les mouvements sociaux qui voient surgir de nouveaux acteurs, de nouvelles pratiques et de nouveaux langages qui relèvent encore, en ces débuts de la Transition, d'une culture souterraine, interlope. De là l'énorme responsabilité, et la pertinence dans la plupart des cas, encore qu'avec une certaine ambiguïté sur des sujets épineux (le nucléaire, l'informatique, entre autres), d'un journal comme *El País* dans son entreprise de con-former (former-donner forme) à l'opinion publique d'un pays en pleine mutation.

C - *La presse comme médiateur symbolique*

On n'insistera pas ici sur le rôle de médiateurs culturels que jouent les grands journaux de référence : entre la culture "d'élite" d'origine institutionnelle (essentiellement universitaire) et les cultures pratiques, émanation des mouvements sociaux ou des initiatives politiques. Leur rôle de médiateurs idéologiques est moins évident. Tout organe de presse doit se définir et se prononcer en termes de consensus/conflit, conformément à la dichotomie qui règle toute vie sociale. C'est

ainsi que la nouvelle presse de la Transition reflète dans la plupart des cas le conflit dérivé de la non-résolution du dilemme continuité/rupture (*Ozono, Ajoblanco, El Viejo Topo,* entre autres), et c'est précisément cette presse (conflictuelle, polémique) qui a disparu entre 1977 et 1981, ce qui ne fait qu'accentuer l'hégémonie de la presse qu'on peut appeler consensuelle (la presse favorable au pacte social, au consensus politique, à la concertation économique). Comment, où situer *El País,* à son apparition, dans ce panorama ? Les journaux de référence se sont substitués aux grands médiateurs du savoir, traditionnellement représentés par les élites (souvent érigées en castes) qui dictaient les modèles culturels et les normes de conduite (discours de l'humanisme). Dans cette perspective la presse de référence représenterait le dernier rempart de la modernité : la tentative de sauver une forme écrite de culture, en substituant au discours des sciences humaines un discours de l'information, dont le rôle est à la fois de former et d'informer le Public. Le discours totalisant, unificateur, à la fois interprétatif et normatif, hérité des Lumières, laisse place à un discours atomisé, "anonyme" ou polyphonique qui, par-delà les contenus culturels, remplit une fonction formelle de type symbolique : celle de consacrer l'identification à un modèle de communication, de circulation de signes, et la culture de masse qu'il véhicule (voir à ce propos la sensibilisation à la technologie, la vulgarisation de la culture informatique auprès du public moyen dans le supplément dominical de *El País).* A ce procès inhérent à la mutation produite par l'instauration d'une culture mass médiatique, s'ajoute dans le cas espagnol la crise d'identité qui touche la société transitionnelle, de la mort du dictateur à l'"involution" ("Desencanto", rumeurs de coup d'Etat, putsch du 23 février...). Cette crise reflète une forme d'*anomie sociale* [10], celle d'une formation sociale en voie de transition dans laquelle on ne dispose plus d'aucun système normatif cohérent, celui hérité du passé (non seulement le système politique mais aussi la morale et les codes esthétiques) est caduc ou en voie de l'être ; le nouveau système reste à définir. Il s'agit d'une société qui n'est ni conforme à la Norme ni dans l'a-normalité, une société atypique, pour reprendre un terme en vogue dans les années 1980-1981 ; l'attitude d'un journal comme *El País* est caractéristique à cet égard de l'abandon d'un système normatif (le franquisme "idéologique"), sans adhésion (idéologique) à un autre système susceptible de soutenir une position globalement cohérente face à l'ensemble des manifestations du Changement ; ce qui fait la richesse de ses prises de position, mais produit aussi certains "décrochages" idéologiques d'une rubrique à l'autre (les unes plus "progressistes" que les autres, dirons-nous pour schématiser), et son évolution en fonction du contexte et des

(10) Anomie sociale : le terme d'anomie, introduit par Jean-Marie Guyau, et que Durkheim a contribué à divulguer, a été repris par Jean Duvignaud pour désigner des manifestations de désordre qui indiquent une rupture dans l'organisation sociale, et expriment une perte de l'identité sociale due à l'apparition de nouveaux modèles de comportement et à la transformation des règles sociales jusque-là tenues pour légitimes. Les manifestations anomiques sous-tendent une crise des valeurs : le système normatif hérité est remis en question sans que le sujet collectif ait assumé de nouveaux systèmes de valeurs. L'originalité de Duvignaud est d'avoir dépouillé le terme de ses connotations négatives : la conduite anomique est dans cette perspective une réponse symbolique qui peut se traduire en *hérésie* ou *subversion* mais aussi, pour reprendre les termes de Duvignaud, déboucher sur la *dérision.* Je renvoie à la réédition récente du livre de Duvignaud (publié en 1973), *Hérésie et subversion. Essais sur l'anomie,* Editions La Découverte, Paris, 1986.

collaborateurs. Autant dire que *El País* n'adopte pas une "position" idéologique une fois pour toutes : d'où la difficulté à lui assigner des contenus définis (ce qui pose problème lorsqu'on veut définir sa ligne rédactionnelle) ; et une idéologie plus facile à délimiter en termes formels, qui se caractérise structurellement par une certaine flexibilité, une capacité à intégrer des positions périphériques. C'est la grande originalité de *El País*, sa force aussi, et cela ne manque pas d'être représentatif des processus de formation idéologique en période de changement.

Le rôle de la presse de référence est précisément de socialiser le conflit, de résoudre symboliquement l'anomie sociale. De là une double attitude : une ouverture à la marginalité (à ce qui n'est pas socialisé), une ouverture à l'intimité, à la sphère privée, à ce qui était censuré dans le discours franquiste. La fonction socialisante de la presse s'accentue en période de carence de l'appareil d'Etat : ce qui était du ressort des appareils de socialisation primaire (famille, école), historiquement assumé par les appareils idéologiques de l'Etat franquiste, c'est la presse qui l'assume désormais, encore que partiellement (le *destape*, comme "publicitation" de la privacité s'inscrit dans cette ligne).

Cela se traduit par l'apparition, dans la presse, d'une série de "nouveaux objets sociaux" ; ce sont des phénomènes, manifestations, qui ont une incidence sur le discours social et sont éventuellement l'objet d'un débat public :

- objets liés à des pratiques marginales (délinquance, drogue, nouvelles expressions culturelles : rock madrilène par exemple),
- objets liés à des événements (cas de censure, de répression : "Joglars", "Libro Rojo del cole", etc.),
- objets polémiques *(pasotismo, Desencanto)*,
- objets jusque-là tabous (de type historique ou privé).

Le discours de l'identité (le nouvel "être démocratique") se voit envahi par l'irruption de l'altérité ; de là certains effets déstabilisateurs, très vite rectifiés, annulés par la tendance "centripète" de la presse libérale : sa tendance à intégrer la périphérie dans une vision consensuelle, dans un schéma rassurant. D'où, en termes formels (de genre), la difficulté à créer un journal entièrement basé sur l'altérité (c'est la cas du journal *Libération*, à ses débuts, qu'essaya vainement de reproduire *Liberación* d'octobre 1984 à mars 1985 en Espagne) ; difficulté à concilier actualité et réflexion/réfraction sociale, discours et métadiscours : décrire la réalité, c'est en accepter le principe (l'historicité d'une société, le fait qu'elle "fonctionne" envers et contre tout) ; incarner l'altérité, c'est questionner les fondements mêmes de cette société, ce sur quoi repose la Norme... Ce qui est possible en revanche c'est l'introduction, dans les pratiques journalistiques dominantes, d'un journalisme périphérique dans les thèmes et l'écriture. C'est ce que s'efforce de faire le "néo-journalisme", représenté, chacun avec son style et sa personnalité, par Francisco Umbral et Rosa Montero, et leurs nombreux imitateurs (le genre ayant fait école) à travers, notamment, l'introduction de la subjectivité dans le texte, de techniques

narratives qui empruntent à la littérature, de thèmes périphériques, d'un "transréalisme" qui prétend découvrir la face cachée de la réalité (l'inconscient, le privé...).

On assiste ainsi à la constitution d'un espace périphérique qui déborde l'espace purement informatif, qui regarde du côté de l'altérité, tant au plan idéologique (critique sociale) que formel ; qui se reflète dans l'écriture et dans l'articulation spatiale du journal : qui consacre à cet effet certains espaces du journal, mais trahit en même temps les hésitations du journal, sa difficulté à délimiter des frontières (voir à cet égard l'évolution du supplément dominical, première époque, les changements dans la dernière page, l'idéologie fluctuante des pages d'opinion...).

La participation de la presse à ce nouvel espace public constitue une sorte de pacte formel d'adhésion au système de communication ; c'est pourquoi elle fonctionne symboliquement : elle permet de pallier une crise non seulement politique mais aussi sociale, ce que certains ont appelé la "fin du social" (Jean Baudrillard, Yves Barel...) ; elle permet de conjurer en même temps la peur collective qui résulte de la *crise du sens* dans nos *sémiocraties*, de l'occultation ou la disparition de la mémoire sociale (les luttes historiques ne constituent plus un patrimoine collectif, les idéologies ne sont plus des référents identitaires). On pourra se demander en dernière instance si elle constitue une réponse ou si elle n'est qu'un palliatif...

CHAPITRE I

SPÉCIFICITÉ DU JOURNAL DE RÉFÉRENCE : APPROCHE FORMELLE DU JOURNAL

1 - La presse de référence et la production du réel

Si nous avons parlé de journaux de référence dominante (ou presse d'élite, journaux de prestige comme l'ont fait d'autres communicologues), c'est que nous considérons la presse comme un lieu stratégique de constitution du discours social. A travers la presse c'est le social tout entier qui parle car la presse est le lieu de confluence d'une multitude de paroles. Mais la presse se donne aussi à voir comme discours, comme organisation d'ensemble d'une série de textes, dont le référent bien que multiple répond à un critère unificateur d'ordre chronologique, l'actualité en tant qu'elle commande la hiérarchisation de l'information, et aussi logique : elle obéit à une référentialisation de la réalité très codifiée (mise en rubrique, règles d'écriture journalistique...). Elle s'efforce enfin d'offrir un style particulièrement marqué dans le cas de la presse d'élite (le style *Le Monde* et ses nombreuses imitations). On peut donc considérer la presse comme un discours à part entière, même s'il s'agit en l'occurrence d'un métadiscours (un discours *sur* l'actualité : qui *parle* le politique, le culturel) ; discours où prédominent les discours indirects. Le discours de presse serait comme une longue citation entrecoupée de narrations (reportages), de dialogues (entrevues), auxquels se mêlent des "voix off" (éditoriaux, tribunes libres), sans compter les effets de dramatisation (mise en page, sélection de la une), et une certaine unité actantielle (le gouvernement Vs l'opposition, le terrorisme, le chômage, etc.), qui obéit à l'axe sémantique ordre/désordre, euphorie/dysphorie, donc à une isotopie facilement repérable.

Comment rendre compte de la diversité des contenus et des écritures, de la pluralité des référents et des fonctions dans un discours où se côtoient l'information et l'opinion, la publicité et les annonces gratuites (critiques de spectacle par exemple), le ludique et le didactique, le trivial et le sérieux... ? Peut-on délibérement isoler la fonction informative des autres fonctions qui se manifestent dans la presse (fonction textuelle, récréative...) ? Force est de constater qu'une cohérence surgit de l'organisation formelle du message (in-former, c'est donner forme). Le journal ne constitue-t-il pas lui-même une unité morphologique qui a son ordre de lecture, cursif, mais aussi ponctuel (la première page se donne à lire globalement, la dernière page constitue une unité à part ; enfin les rubriques sont des unités secondes) ?

Mon ambition serait ici, non pas d'informer de la totalité des unités rédactionnelles qui composent le journal mais, plus modestement, de montrer l'existence d'un certain nombre de rapports d'intertextualité, à l'intérieur d'une même unité morphologique, mais aussi d'une unité rédactionnelle à une autre, et de rubrique à rubrique. Il s'agira par ailleurs de découvrir la fonction sociale du "texte" ainsi constitué à travers les rapports qu'il entretient avec le contexte. On se demandera en dernière instance si le discours de presse ne se constitue pas lui-même son propre référent[11], contribuant ainsi à "construire l'événement" (Eliseo Verón) et, dans une certaine mesure, à se constituer à son tour en référent mass médiatique : le journal devient source de savoir, il s'érige en journal "de référence dominante". On pourrait même dire qu'il produit des "effets de réel sociaux" : l'événement culturel, surtout s'il s'agit du contexte madrilène, ne devient tel qu'à partir du moment où *El País* (E.P.) l'annonce, en rend compte, dans la rubrique *Convocatorias* ou les suppléments culturels (d'où la pertinence, aussi, des "oublis" de E.P.). Comme l'annonçait une publicité pour le journal en mai 1977 : "Lo he leido en *El País Semanal*. Una razón más para suscribirme a *El País*" (E.P., c'est flagrant ici, crée une instance de parole).

Ma préoccupation est donc double : elle est proprement sociale et vise à déterminer la fonction d'un certain type de presse dans une formation sociale donnée : la Transition espagnole dont *El País* épouse l'histoire, évolution qui se reflète presque caricaturalement dans l'imaginaire collectif tel qu'il se projette dans les différentes "époques" de *El País Semanal*. J'étudierai cet aspect à travers ce que j'ai appelé la fonction spéculaire : E.P. comme miroir de l'identité et image de marque. Ma deuxième grande préoccupation sera formelle et partira de l'idée que c'est le médium qui conditionne formellement le message, en imposant ses lois de fonctionnement discursif à travers la référentialisation (énonciation, mise en rubrique), le code qu'elle implique (mode d'écriture), et les genres dont elle relève.

Enfin je me poserai deux questions fondamentales. L'une sur le "qui parle ?" dans le journal, comment "ça parle ?" (ou comment ça ne parle pas ?). Question que la critique littéraire s'est déjà posée à propos de la production textuelle et qu'on peut élargir à l'ensemble de l'univers mass médiatique où, à la suite de Greimas[12], on peut dire qu'on assiste à une dilution de l'énonciation, mais aussi, comme l'a montré R. Barthes dans la post-face de *Mythologies*, à un abus de parole (le mythe comme "parole volée") et à la mise en place d'une ère des simulacres (J. Baudrillard) qui engage depuis la publicité (qui parle en notre nom et place) jusqu'au discours politique (le simulacre de communication). Cela nous amènera à nous interroger sur

(11) C'est une des particularités du journal de référence dominante que de créér son propre vraisemblable référentiel, ne serait-ce qu'à travers les phénomènes d'auto-référence : les renvois à des informations déjà données par le journal lui-même ou empruntées à d'autres journaux de référence.

(12) A.J. Greimas a souligné dans *Sémiotique et sciences sociales* (Seuil, Paris, 1976) le camouflage du sujet de l'énonciation dans la culture de masse, la redondance des contenus qui a sa contrepartie dans la récurrence des formes ("fixité des formes et des genres") et qui ne manque pas de créer - 1) une "illusion référentielle", 2) une identification illusoire du destinateur et du destinataire dans le discours doxologique.

les "lieux de production" de l'idéologie dans le journal, mettant ainsi en relation instances d'énonciation et production idéologique. C'est pourquoi je parlerai de production textuelle d'idéologie.

C'est en effet dans les stratégies discursives des différents acteurs sociaux, davantage que dans les grands programmes idéologiques ou culturels, que s'élaborent (se produisent et se reproduisent) les modèles idéologiques ; c'est là que le pouvoir s'impose comme pouvoir symbolique, comme contrainte formelle (pouvoir des formes et sur les formes du discours). A ce titre la presse est un discours stratégique - lieu de production du réel et de construction des acteurs sociaux - redevable d'une approche formelle qui recouvre à la fois :

- la *mise en discours* dans le journal : les manifestations d'un sujet parlant dans le texte ;
- la *mise en récit* : la narrativisation/dramatisation/polémisation de l'actualité;
- la *mise en modalité* qui considère le journal comme un sujet sémiotique, doté d'un vouloir-faire (qui se résout, dans le discours de l'information, en vouloir dire Vs ne pas dire)[13].

L'autre question, que je ne développerai pas ici, touche au statut de l'événement[14], dans quelle mesure préexiste-t-il à la mise en rubrique ? En le nommant (titrage), en le situant dans la géographie du journal, en lui donnant éventuellement un "chapeau" (sous-section), le langage journalistique lui donne une identité, le fait exister en tant que réalité "journalique". Dans quelle mesure est-il construit ? Les premières pages des journaux ne constituent-elles pas de véritables compositions, des tableaux figuratifs passibles d'une lecture symbolique ? Enfin on pourra se demander si l'événement tel qu'il est rapporté, mais surtout rectifié, complété ou infirmé, ne fait pas l'objet d'un discours complémentaire, voire même d'un contre-discours. Ce serait là une caractéristique de la presse de référence dominante que d'apporter un supplément d'information, d'ajouter de l'information à l'événement brut, ne serait-ce qu'au niveau du commentaire, de la synthèse ou des recoupements. Contrairement par exemple à la presse à sensation qui "crée" l'événement de toutes pièces, la presse de référence dominante donnerait l'événement "digéré", passé par le filtre de l'analyse, ce qui présuppose évidemment de la part du lecteur une certaine connaissance des tenants et des aboutissants de l'actualité. Plus qu'une information de l'événement, ce type de presse apporterait un savoir qui se grefferait sur une information déjà donnée par les autres médias, en particulier la télévision. Un savoir, et une idéologie... Avec cette

(13) Sur cet aspect du discours public voir *El análisis de la realidad social (op. cit.)*.

(14) Michel de Certeau écrit à cet égard, dans *L'écriture de l'histoire* : "En effet, qu'est un événement sinon ce qu'il faut supposer pour qu'une organisation des documents soit possible ? Il est le moyen grâce auquel on passe du désordre à un ordre. Il n'explique pas, il permet une intelligibilité (...). Quelquefois, il n'est plus qu'une simple localisation du désordre : alors on appelle événement ce qu'on ne comprend pas. Par ce procédé qui permet de ranger l'inconnu dans une case vide préparée à l'avance pour cela et nommée "événement", une "raison" de l'histoire devient pensable. Une sémantisation pleine et rassurante est alors possible : les "faits" l'énoncent, en la créditant d'un langage référentiel ; l'événement en occulte les failles par un mot propre qui s'ajoute au récit continu et en masque les coupures."